

USASI CHATTERJEE

American University, Washington, D. C.

Jean-Claude Morisot et Yves Bonnefoy

Exprimer ce que Jean-Claude Morisot fut pour moi, surtout pendant les années 1976 à 1982, s'avère une tâche difficile. Comment restituer en somme l'atmosphère de nos entretiens où les goûts et les idées se frôlaient, solitaires et solidaires, taciturnes et grégaires?

Sur le plan intellectuel, il était, certes, celui qui a pu assouvir mon besoin d'idées et qui me mettait toujours en garde contre les étiquettes trop faciles. Il m'a permis d'affronter l'austère profondeur de l'œuvre d'Yves Bonnefoy.

Tout était nuances et demi-teintes dans sa façon de m'inviter à explorer les modalités poétiques de Bonnefoy. Nourrie d'un éclectisme culturel époustouflant (il avait tout lu, me semblait-il!), l'interrogation passionnante qu'il entretenait avec la poétique se faisait dans une perspective fine et souple. Je pense surtout à sa résistance face à toute tentative de niveler la spécificité du dire de Bonnefoy; comment il n'épargnait pas aux linguistes les critiques les plus vigoureuses. Sachant que Bonnefoy opposait au textualisme, à l'idéologie bornée issue de la sémiotique, l'idée d'un vouloir-dire générateur de sens, Jean-Claude Morisot m'encourageait à explorer, non pas le miroitement ou le jeu de reflets entre les textes, mais plutôt la notion d'une parole soucieuse d'instaurer le sens «destinal» de l'homme. La pensée de Jean-Claude Morisot rejoignait celle de Bonnefoy, pour qui Rimbaud incarne la dimension «perdue» de la sémiotique contemporaine, à savoir l'appel d'une transcendance.

En tant que critique, Jean-Claude Morisot s'exprimait toujours dans un style succinct et exempt de fioritures. Son érudition et son sens de la synthèse me permettaient de mieux saisir la rencontre entre la phénoménologie heideggerienne, soucieuse de replacer le sens dans une structure d'existence, et le dire de Bonnefoy, où le sens recouvre le sensible, se profère en lui, à travers une structure dialectique. Lorsqu'il s'opposait à mes idées, il se cantonnait dans un mutisme, qui me faisait comprendre que mes lacunes théoriques m'avaient piégée !

C'était souvent avec humour que Jean-Claude Morisot me conduisait à délimiter mes aires de recherche. Il voulait, par exemple, que je fasse une étude plus étendue, me permettant de dégager les lignes d'une tendance phénoménologique dans toute son ampleur « historique ». Amené à reconnaître la difficulté d'une telle démarche, qui risquait de convertir ma thèse de doctorat en une thèse interminable, il finit par accepter mon manque de coopération en murmurant qu'il fallait bien que ma thèse se finisse et que j'évite de tomber dans un marasme éternel ! Mais il savait aussi que je traversais une période de crise personnelle. Il avait compris que la prise de conscience par l'individu de l'inhérence de sa solitude et des affres qu'il doit souffrir pour se détacher de l'angoisse que ce sentiment crée en lui était quelque chose de très pénible. Il avait une profonde compassion pour la fragilité, il comprenait que l'on ne pouvait pas la renier, qu'il fallait simplement en connaître les méandres. C'est précisément en cela que consistait son humanisme. D'où sa prédilection pour les thèmes si chers à Bonnefoy : le manque, la douleur du déchirement, ainsi que l'ascétisme, en tant que l'aboutissement éthique de la finitude du dire. En fait, Jean-Claude Morisot avait une prédilection très marquée pour l'ascétisme de Bonnefoy, qu'il voyait comme le souci d'une parole authentique, épurée, dissociée du superflu. Pour lui, l'interdit de la parole conférait à l'homme la valeur d'une vérité existentielle, en lui faisant reconnaître sa contingence fondamentale.

La présence de Jean-Claude Morisot dans ma thèse n'est pas saisissable dans sa totalité, mais quelques notions implicites peuvent être signalées. Voyant que j'étais parfois en panne d'inspiration, il amorçait une phase d'interrogation originale. Je pense, par exemple, à ses tentatives de me sensibiliser à la philosophie indienne et au synchronisme entre celle-ci et le phénomène de voilement et de dévoilement si cher à Bonnefoy. Jean-Claude Morisot se sentait très attiré par l'idée que le dire de Bonnefoy s'adosse à une expérience du sacré qui la justifie, non pas dans une phénoménologie de la perception, mais plutôt dans une phénoménologie du désir. Au privilège que la métaphysique occidentale confère au voir, s'oppose la parole de Bonnefoy qui vise l'exaltation de l'être et en nomme l'avènement, idée que l'on peut retracer jusqu'à l'esthéticien Abhinava Gupta.

Ce qui semble avoir sollicité en particulier l'imagination de Jean-Claude Morisot, c'est l'influence séminale de Rimbaud sur la pratique poétique de Bonnefoy et de Paul Claudel. Ainsi, lors d'un colloque de la MLA sur Claudel qu'il avait présidé, en décembre 1988 (où je l'ai vu pour la dernière fois), il était heureux de me voir aborder des idées auxquelles il tenait. Puisque Bonnefoy semble reprocher à Claudel une forme poétique fermée, qui se cantonne dans sa qualité littéraire, en se détournant de l'avènement de l'être, Jean-Claude Morisot cherchait à me faire expliquer le passage de cette différenciation à l'éloge de Claudel que fait Bonnefoy dans son essai sur Rimbaud. Jean-Claude Morisot, qui n'était pas pratiquant, était très ému par le fait que Bonnefoy, athée, s'attache à la grâce comme pulsion sensuelle, comme projet existentiel. Dans les églises jésuites, devant le Baldaquin à Saint-Pierre, dans les chapelles toscanes, Bonnefoy semble vivre le reflet d'une théologie de la grâce. Cet amour, que Bonnefoy nomme « une gnose passionnelle », se manifeste aussi dans la volonté claudélienne de sauvegarder la dimension instauratrice et liante de la parole.

Pour Jean-Claude Morisot, l'influence de Rimbaud est déterminante, de par son expérience de l'absolu, de l'affrontement et de la foi comprise comme divination de notre vie émergente, accordée. Il avait très bien compris à quel point Bonnefoy et Claudel appréciaient la capacité de Rimbaud de suggérer la cristallisation virtuelle de l'être, qui l'amène à définir son intuition de l'Éternité.

La pensée de Jean-Claude Morisot se rattachait à la mienne par l'entremise de certaines préoccupations communes. Il était très attentif à la poésie de langue anglaise, celle de Yeats en particulier, et m'encourageait à cerner la prédilection de Bonnefoy pour sa poésie. Bonnefoy y retrouve l'expérience générique de la poésie moderne, celle de l'affrontement, la perte d'un état de pureté originelle qui arrachera le monde à son entropie maléfique et la recherche de l'origine, associée au mythe de la régénération. Jean-Claude Morisot appréciait beaucoup la poésie de T. S. Eliot, dont l'articulation de l'exil, celui de la terre « ghaste », désolée, captait son intérêt. Il discutait souvent avec moi, du désir, chez Eliot, d'écarter toute asthénie spirituelle et d'évoquer lumineusement l'éclat du renouvellement dans les *Four Quartets*.

J'ai tenté ici de signaler les apports de Jean-Claude Morisot dans l'élaboration de ma thèse sur Bonnefoy. Derrière la rigueur de sa pensée critique se dessinait toujours une solidarité ressentie par moi comme un lien de reconnaissance et de sympathie. Nos entretiens critiques étaient vivifiés par la présence de cet humanisme. Il démontrait toujours une méfiance envers la volonté de juger, de tout comprendre au nom d'une vérité absolue et il opposait à cette omniscience fausse, une vérité vivante, le gris des choses.

Mes réminiscences bourdonnent. Plus de deux ans après sa mort prématurée, l'ombre affectueuse de Jean-Claude Morisot reparait à mes yeux, je relis ses lettres, lui qui était toujours si prompt à me soutenir, et je me rends

compte combien nous courons seuls sans lui. Il suffit de signaler un vers admirable de Shakespeare que je transcris : « Bare ruin'd choir, where late the sweet birds sang ». En relisant ses notes en marge de ma thèse, ainsi que ses lettres, je sais que mes souvenirs de lui ne vont pas disparaître, et que mes élans de douleur ne seront pas intermittents. C'est peut-être parce que, au-delà du travail de collaboration, Jean-Claude Morisot était devenu un véritable ami.